

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Nathalie Azoulai



© Bamberger

Biographie

Née en région parisienne Nathalie Azoulay est romancière et scénariste pour le cinéma et la télévision. Elle est titulaire d'une agrégation de lettres. Elle vit et travaille à Paris. Nathalie Azoulay a reçu le prix Médicis en 2015 pour *Titus n'aimait pas Bérénice*.

Bibliographie sélective

- *Les Spectateurs*, P.O.L., 2018
- *J'aime pas mes cheveux !*, Albin Michel jeunesse, 2017
- *Titus n'aimait pas Bérénice*, P.O.L., 2015. Prix Médicis 2015
- *Mad Men, un art de vivre* (essai), Éditions La Martinière, 2011
- *Les Filles ont grandi*, Flammarion, 2010
- *Une ardeur insensée*, Flammarion, 2009
- *Les Manifestations*, Seuil, 2005
- *C'est l'histoire d'une femme qui a un frère*, Seuil, 2004
- *Mère agitée*, Seuil, 2002

Présentation sélective des ouvrages

***Les Spectateurs*, P.O.L., 2018**



Dans le salon d'un petit appartement, un enfant de 13 ans, sa petite sœur et ses parents regardent la télévision. Le général de Gaulle, président de la République, y donne une conférence de presse qui les sidère. Celle du 27 novembre 1967. L'enfant comprend en direct qu'on peut avoir à quitter son pays natal, comme ses parents chassés de chez eux quelques années plus tôt. Bouleversé, il veut savoir comment ça s'est passé et questionne ce premier exil. Il leur demande quand et comment on décide de partir, ce qu'on emporte dans ses valises, ce qu'on laisse derrière soi mais, à toutes ses questions, personne ne répond vraiment, comme si on lui cachait quelque chose.

P.O.L.

Extrait de l'ouvrage

« On la regarde comme un papillon qui vient de se poser sur une fleur. Tout souffle suspendu, on attend qu'elle fasse un pas, un tout petit pas, ne serait-ce qu'un seul. En cercle autour d'elle, ils sont debout et immobiles. D'eux trois, elle ne regarde que lui. Elle met un pied devant l'autre mais, avant que son talon n'appuie contre le sol, sa jambe droite se froisse. Elle s'efforce de la tendre à nouveau, contracte son pied mais la force qu'elle y met ne remonte pas jusqu'à la cuisse et toute la jambe lâche. Elle retombe lourdement sur ses fesses. Ses parents soupirent, remuent la tête, puis se détournent.

Pas lui. »

Extraits de presse

Article publié dans *Télérama*, janvier 2018

Son père est furieux contre les saillies géopolitiques de de Gaulle, sa mère se prend pour une actrice... Un lumineux récit sur les rêves et l'exil.

« *De quelle patrie sont-ils vraiment les patriotes ?* » s'interroge le général de Gaulle dans les songes du jeune héros... Et la phrase ponctue le roman aux frontières indécises, aux temps enchevêtrés, aux évocations énigmatiques. *Les Spectateurs* articule pourtant à merveille, dans le flou des rêves et des fantasmes, des regrets et des frustrations, la petite comme la grande histoire, Hollywood comme le sort d'Israël, l'amitié comme la mort, l'exil comme la passion. L'autobiographie et l'art de la tragédie, de l'arrachement racinien sans doute aussi, comme dans *Titus n'aimait pas Bérénice*, précédent ouvrage de Nathalie Azoulay...

On ne saura jamais ni les noms des personnages clés ni d'où ils viennent. Juifs ? Ils ont été expulsés du Maghreb (ou d'Égypte ?) en 1954, sans espoir de retour. Quand commence *Les Spectateurs*, le 27 novembre 1967, la famille regarde justement à la télévision une conférence de presse du général de Gaulle, qui condamne l'occupation des territoires palestiniens par Israël, ce « *peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur* ». Fureur du père. Il entraîne le fils sur les Champs-Élysées à une manifestation de soutien à l'État juif. C'est tout... tout ce qu'on pourra comprendre de l'histoire familiale qui façonne le livre, et fait écho à celle de tous les réfugiés d'aujourd'hui.

Dans un entrelacs de scènes vues, entendues, comme tremblées par l'émotion ou l'incompréhension, un enfant surdoué et écorché observe. Il est amoureux fou de sa mère, que tous comparent à la star hollywoodienne Hedy Lamarr, et qui justement compense l'horreur de se sentir mal acceptée, dans l'Orient de sa jeunesse, déjà, par la passion du cinéma américain. Elle collectionne les revues cinéphiles, sait tout des vedettes des années 1930 et 1940, tout de leurs robes qu'elle fait fiévreusement recopier par la voisine du dessous, Maria, d'origine portugaise et transplantée elle aussi... Alors elle peut vivre sa vie comme un film, avec ses amours interdites en Technicolor, ses mélodrames, ses silences, ses chagrins. Nous sommes tous des spectateurs. De la politique, qui se trame sans nous. De l'existence, qu'on aurait rêvée autre. Même le jeune héros s' imagine arbre. La fiction magnifie ce flamboyant récit d'exilés qui se sauve par l'orgueil de s'inventer. Un destin de star. Comme la mère. Comme Hedy Lamarr, émigrée elle aussi...

Article publié dans *Le Monde des Livres*, mars 2018, Raphaëlle Leyris

Cela s'appelle un « velours » : une liaison fautive. Ainsi, lors d'une fameuse conférence de presse, le 27 novembre 1967, de Gaulle parle-t-il des juifs, « *qui étaient restés ce qu'ils avaient-z-été de tout temps, c'est-à-dire un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur* ». Regardant la télévision avec ses parents et sa petite sœur, un garçon de 12 ans est fasciné par cette faute, tandis que la phrase fait naître l'inquiétude chez les adultes, exilés avant sa naissance d'un pays d'Orient. Autour de ce velours, et d'une famille dont la mère ne rêve qu'aux robes des stars hollywoodiennes, Nathalie Azoulay déploie un récit impressionniste, qui travaille la langue comme un tissu, de même que dans *Titus n'aimait pas Bérénice* (P.O.L, prix Médicis 2015), la phrase était sculptée à même le marbre de la légende racinienne. Ici, elle cache dans les plis du texte les secrets et les angoisses de ses personnages, ainsi que les motifs récurrents de son œuvre, telles la figure du frère, la maternité et la capacité des mots à exclure, brillamment explorée dans *Les Manifestations* (Seuil, 2005).

Article publié dans *Le Journal du dimanche*, janvier 2018, Marie-Laure Delorme

L'auteure de *Titus n'aimait pas Bérénice* (prix Médicis 2015), Nathalie Azoulay, raconte dans son nouveau roman "pourquoi les gens partent ou ne partent pas" à travers les yeux d'un enfant dans la France des années 1960.

[...] L'auteure d'*Une ardeur insensée* a voulu créer un Orient mythologique, débarrassé des contours spécifiques de la géographie. Elle souligne qu'on y bâtissait des rêves d'Occident, à partir du cinéma hollywoodien. La mère cite les titres originaux des films et se fait confectionner les robes de Lana Turner et de Rita Hayworth. Dans *Les Spectateurs*, tous regardent un écran de cinéma ou de télévision. Ils scrutent le monde pour pouvoir y trouver leur place. "Est-ce qu'on sait pourquoi les gens partent ou ne partent pas?" Nathalie Azoulay retrouve ses thèmes de prédilection, comme la maternité défaillante, la passion féminine, la fraternité rassurante, l'amitié ambiguë. Elle excelle à dépeindre l'ambivalence de toute relation humaine où le désir de domination se refrène toujours à grande-peine. Les rapports de classe se rejouent à l'infini entre la mère et la voisine couturière, entre l'adolescent et le fils de la voisine. La romancière montre que le flottement des sentiments est la chair des rapports entre les hommes. Elle évoque le pouvoir, la colère, la jalousie, la perversion comme des vagues allant et venant pour recouvrir même les relations les plus aimantes.

[...] Nathalie Azoulay est une admiratrice d'Ernst Lubitsch, le réalisateur d'origine allemande du *Ciel peut attendre*, et de Miriam Hopkins, l'actrice sophistiquée de *Sérénade à trois*. La romancière rappelle que Hollywood est une patrie créée par les Européens avec des écritures venues d'ailleurs. Les choses arrachées peuvent ainsi être réinventées sous d'autres cieux.

Nathalie Azoulay présente *Les Spectateurs*, janvier 2018, Librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (Durée : 4 min 07).

Titus n'aimait pas Bérénice, P.O.L., 2017



Quand on parle d'amour en France, Racine arrive toujours dans la conversation, à un moment ou à un autre, surtout quand il est question de chagrin, d'abandon. On ne cite pas Corneille, on cite Racine. Les gens déclament ses vers même sans les comprendre pour vous signifier une empathie, une émotion commune, une langue qui vous rapproche. Racine, c'est à la fois le patrimoine, mais quand on l'écoute bien, quand on s'y penche, c'est aussi du mystère, beaucoup de mystère. Autour de ce marbre classique et blanc, des ombres rôdent.

P.O.L.

Extrait de l'ouvrage

« On dit qu'il faut un an pour se remettre d'un chagrin d'amour. On dit aussi des tas d'autres choses dont la banalité finit par émousser la vérité.

C'est comme une maladie, c'est physiologique, il faut que l'organisme se reconstitue.

Un jour, tu ne te souviendras que des bons moments (la chose la plus absurde qu'elle ait entendue).

Tu en ressortiras plus forte.

Tu dis que tu n'aimeras plus jamais mais tu verras.

La vie reprend toujours ses droits.

Etc.

Ces phrases lui arrivent, la recouvrent, la bercent. Pour être tout à fait honnête, elle a besoin de ce babil de convalescence. Toutes ces langues qui font bruires autour d'elle l'empathie, l'universalisme et le pragmatisme lui sont un lit de feuilles où déposer son misérable corps. Et cependant, elle aspire parfois au silence complet, à un cercle de proches au centre duquel elle viendrait s'asseoir, pour qu'on la regarde et qu'on l'écoute sans un mot. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde des Livres*, novembre 2015, Raphaëlle Leyris

Prix Médicis : Nathalie Azoulai récompensée pour *Titus n'aimait pas Bérénice*.

L'écrivaine faisait aussi partie des finalistes pour les prix Goncourt et Femina.

Titus n'aimait pas Bérénice est le sixième livre de Nathalie Azoulai, après cinq textes ancrés dans notre époque au point de prendre l'allure de romans « sociétaux » – qu'ils évoquent la maternité, comme *Mère agitée* (Seuil, 2002) et *Les Filles ont grandi* (Flammarion, 2010), ou qu'il y soit question de racisme et d'antisémitisme, comme dans *Les Manifestations* (Seuil, 2005).

Dans ce nouvel ouvrage, en revanche, l'ancienne normalienne et agrégée imagine une femme d'aujourd'hui, quittée par son amant, marié et décidé à rester avec sa femme en dépit de son amour pour sa maîtresse. S'abreuvant aux vers de Racine, elle décide de « *quitter son temps, son époque* », et de se plonger dans la vie de l'écrivain pour « *construire un objet alternatif à son chagrin, sculpter une forme à travers son rideau de larmes* » : « *Si elle comprend comment ce bourgeois de province a*

pu écrire des vers aussi poignants sur l'amour des femmes, alors elle comprendra pourquoi Titus l'a quittée », écrit Nathalie Azoulai.

« Empoigner le marbre »

Ainsi se lance-t-elle dans le récit (romancé) de l'existence de Racine, ses années de formation à Port-Royal, l'enseignement de ses maîtres jansénistes, la découverte de la traduction du latin, où il va progressivement forger sa propre langue si étonnante, jusqu'à finir par donner, au fil de ses douze tragédies, « *un idiome à la France* ». Elle imagine comment Racine a réussi à devenir « *l'endroit où le masculin s'approche au plus près du féminin* » en inventant des sortes de séances de confession, sans dimension religieuse, où des femmes racontent au grand homme les effets sur elle du chagrin amoureux...

Si la structure à deux niveaux – l'histoire de Bérénice la délaissée d'aujourd'hui, et celle de Racine – ne convainc pas tout à fait, il y a dans *Titus n'aimait pas Bérénice* quelques pages superbes, des phrases dépouillées et pourtant d'une grande force. Une volonté de fouiller l'histoire et la langue pour réussir à « *empoigner le marbre* » de la statue du tragédien, et lui donner chair, lui insuffler de la vie.

Article publié dans *Le Figaro*, novembre 2015, Mohammed Aïssaoui

Cela arrive parfois : un époux abandonne sa maîtresse pour retrouver sa femme. Chez la romancière Nathalie Azoulai, cela donne une phrase lapidaire pourtant empli de mystère de l'amour: « Titus aime Bérénice et la quitte. » Nous sommes en 2015. La narratrice s'appelle Bérénice et son amant Titus la quitte pour ne pas quitter Roma, son épouse légitime, la mère de ses enfants, qu'il n'aime plus depuis longtemps. Pour se consoler de ce chagrin, le comprendre, l'expliquer, notre Bérénice 2015 va plonger dans Bérénice 1670. Sur cette simple idée, Nathalie Azoulai réussit un coup de maître. Les Anciens savent mieux que personne mettre les mots justes sur nos vagues à l'âme, autant puiser chez eux. Pour mieux peindre la douleur, plonger dans le sentiment amoureux, le chagrin, les souffrances, rien de tel que les tragédies du XVII^e siècle. Alors, la narratrice (ou Azoulai) va chercher la consolation, ou plutôt la vérité, chez Racine, dans sa vie, dans son œuvre. Elle écrit, avec sérieux mais en souriant aussi : « Elle trouve toujours un vers qui épouse le contour de ses humeurs, la colère, la dérélition, la catatonie... Racine, c'est le supermarché du chagrin d'amour (...). » En s'appuyant sur l'auteur d'*Andromaque*, Azoulai scrute, détaille, décrit et, peut-être est-ce encore plus fort, souligne ce qui est impossible à écrire: le degré invisible des sentiments, l'intensité des choses, la profondeur de l'âme.

Il y a deux grands pans qui se mêlent dans ce magnifique récit : le premier est cette quête au plus près du sentiment amoureux, pourquoi toujours ce trio infernal ? A aime B qui aime C..., et pourquoi (presque) jamais A qui aime B qui aime A ? Le second pan est cette biographie toute personnelle, mais magistrale de Jean (Racine). Elle en décrit la source. Même s'il était orphelin de père et de mère, il a été à bonne école. Ses maîtres sont Claude Lancelot, Pierre Nicole, Jean Hamon, Antoine Le Maître... Mais elle n'en cache rien, surtout pas sa vanité, l'orgueil bouffi, les relations courtoises avec le roi, la concurrence exacerbée avec les autres grands dramaturges, la jalousie envers Corneille et Molière (un petit exemple: « Mais un mois plus tard, Molière meurt enfin ! »). Avec ces trois-là, plus La Fontaine et Furetière, l'époque était incroyablement riche. L'entrée de Racine à l'Académie française telle que le raconte Azoulai est une scène d'anthologie. Dans toutes les pages, les phrases sont faites de grâce, elles dansent, se chuchotent, se relisent, se soulignent tels des aphorismes. La romancière dit beaucoup du travail du tragédien (ses traductions, sa façon de « ne pas perdre une miette » des confessions), de son approche pour atteindre « le lit du texte ». Une superbe master class ! L'œuvre de Racine est inépuisable.

Article publié dans *Télérama*, août 2015, Fabienne Pascaud

Pour conjurer sa peine, une femme quittée plonge à cœur perdu dans l'œuvre de Racine. Une transposition ardente de la tragédie de Bérénice.

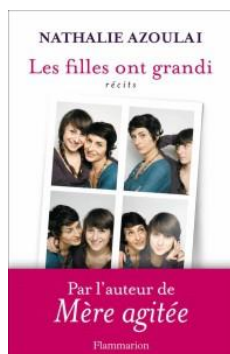
Guérit-on jamais d'un chagrin d'amour ? Veut-on même jamais guérir d'un chagrin d'amour ? Mutilée par sa passion défaite, alors que l'amant infidèle est retourné au cocon familial, une jeune femme s'interroge, années, mois et semaines durant. Pour affronter sa souffrance, elle a choisi de la passer au scalpel des tragédies de Racine, celui qui, d'Andromaque (1667) à Phèdre (1677), sut traduire dans une langue pourtant minimaliste et pure comme l'acier les violences, outrances et tourments des mystiques de l'amour terrestre. Parce qu'il venait justement de l'impitoyable jansénisme ? Parce qu'il était un enfant orphelin, élevé aux Granges de l'abbaye de Port-Royal des Champs, foyer de cette radicale doctrine honnie par Louis XIV et les jésuites ? Il en connaissait du fond de l'âme toutes les sévérités et privations pour résister à un monde noir et glacé, où la grâce divine n'est réservée qu'à de rares élus. Racine savait le prix de la désobéissance humaine, de ses irresponsables et torrides abandons à la destruction amoureuse, à la perte de soi en l'autre et non en Dieu. Alors, pour exorciser l'absence, la narratrice se met non seulement à mêler le Titus racinien — cet empereur romain qui, par ambition politique, quitte cruellement la tendre Bérénice — avec l'amour perdu. Mais à fouiller aussi — pour en percer les contradictions et les secrets — l'existence du poète favori de Louis XIV, de son historiographe attiré même, dès qu'il renonce, après la cabale de Phèdre, au théâtre, en 1677, à 38 ans.

Et l'on redécouvre alors sous la plume de la maîtresse bafouée d'aujourd'hui — et de la brillante agrégée de lettres Nathalie Azoulay — la vie singulière d'un génie aux deux visages. Sensuel amant des meilleures actrices du temps, courtisan intrigant, épris d'un monarque dont il se croit le double, puis père de famille scrupuleux, chrétien torturé par son renoncement à l'austère foi d'antan. Et le roman au sobre mais délicat style Grand Siècle conjugue les points de vue, les fièvres du sentiment, passant de la narratrice de 2015 aux peines du rival triomphant de Corneille, hier. Avec *Titus n'aimait pas Bérénice* (peut-on vraiment l'affirmer ?), Nathalie Azoulay démontre avec une sensibilité écorchée la formidable modernité des anciens. Et comme il est enchanteur, excitant et rédempteur de se perdre et de se retrouver dans la ferveur de leur écriture...

Article publié dans *L'Obs*, août 2015, Éric Aeschimann

Titus et Bérénice sont deux amants actuels. Titus est marié et ne veut pas divorcer pour Bérénice. Alors ils se quittent. Un jour, au plus fort de son chagrin, l'amoureuse abandonnée entend un vers de *Bérénice* (la pièce) : « *Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !* » Ah, Racine et ses diérèses ("O-ri-ent"), où toute la souffrance du monde s'exprime en un simple chuintement mouillé... Rien de tel pour apaiser la douleur. Alors, Bérénice s'empare du tragédien et se livre à une étonnante reconstitution. Un récit dans le récit, système *a priori* pensant, mais qui permet à Nathalie Azoulay de se libérer de la contrainte historiographique, même si elle a nourri son roman des données disponibles. Sous sa plume, Racine passe un temps fou à polir son phrasé, recueille des confessions féminines pour écrire *Phèdre*, aime les comédiennes et surtout adule Louis XIV. Les échanges de regards enamorés avec le roi sont particulièrement réussis. Le tout est servi par une langue intense, où la politique, souvent courtisane, est pourtant toujours tragique, un peu comme chez Racine. C'est épatant et consolant.

Les Filles ont grandi, Flammarion, 2010



En 2002, Nathalie Azoulai publie *Mère agitée*, succès de librairie qui raconte la vie des jeunes femmes confrontées aux joies et aux angoisses de la maternité. Elle reprend aujourd'hui le fil et explore une nouvelle tranche de vie : l'adolescence.

Bien des scènes accrochent son œil, chez le gynécologue, au téléphone, un soir de Noël, au retour d'Angleterre, ou au café. À la table du petit déjeuner, dans la salle de bain, devant les grilles du lycée. Il est question de féminité, de langage, d'amour, d'ambition ou encore de goûts que l'on partage. Mais qui dit partage dit transmission, le nerf de la guerre au temps de l'adolescence.

102 récits courts et incisifs, drôles et graves. Des instantanés qui racontent la vie des mères et des filles "agitées".

Flammarion

Extrait de l'ouvrage

« Hôtel California

— Écoutez donc ça, j'ai dansé un nombre de slows incalculables sur cette chanson !

Elle monte le volume de l'autoradio, fredonne, les paroles lui reviennent, intactes, sans la moindre erreur. En plein périphérique, elle a quinze ans, c'est une soirée d'été, gaie, pleine de promesses et d'émois. Ses filles sourient, attendries. Puis la chanson s'achève, le silence revient et, avec lui, sa véritable mémoire : les regards envieux sur ses amies qui dansaient, sa moue triste parce qu'on ne l'invitait jamais. Mais elle n'en dit rien, elle a honte d'avoir été ce genre d'adolescente, éconduite, transparente. La véritable histoire de cette chanson ne se joue sur aucune piste de danse mais dans sa chambre de jeune fille solitaire qui s'époumonait les soirs d'hiver et qui rêvait à tous les amoureux qu'elle n'avait pas.

On a dark desert highway, cool wind in my hair...»

Extraits de presse

Article publié dans *Elle*, juin 2010, Alix Girod de l'Ain

Votre fille a 15 ans, madame ? Elle grandit trop vite ? Sans doute, mais, quand on a dit ça, on n'a rien dit, or il y a tellement à raconter : le vocabulaire étrange, les vêtements qui migrent de votre armoire vers la sienne, les crises de mutisme et les câlins brusques, Facebook, les mauvaises notes et les éclats de rire... (En voyage en Grèce : « Maman, Ikea, c'était la déesse des meubles ? ») Lorsque Nathalie Azoulai, dont on connaît la plume talentueuse et légèrement désenchantée, se penche sur ses deux adolescentes, cela donne une série de textes tendres et vibrants, tout en subtilité. Cent deux récits d'une femme tantôt amusée, tantôt exaspérée, ou simplement émue devant ses bébés de 1,65 mètre. Être mère d'une ado n'est ni une sinécure ni une vallée de larmes. Quand c'est Nathalie Azoulai qui le raconte, c'est avant tout un moment... de grâce.

Article publié dans *Psychologies*

Composé de petits récits, voici le journal de bord émouvant d'une mère regardant ses filles devenir des femmes, par petites étapes qui la surprennent, la ravissent ou l'inquiètent. Malgré les incompréhensions inévitables, une tendre complicité s'installe entre elles, où le père n'a guère de place. Bien des mères de collégiennes se reconnaîtront avec soulagement finement décrits par l'écriture profonde de Nathalie Azoulay.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté